



MEDECINE VETERINAIRE AU CONGO ET AU RUANDA-URUNDI DE 1885 À 1962

**Aperçu général des activités et recherches vétérinaires dans
l'Etat Indépendant du Congo (1885-1908), au Congo Belge (1908-1960) et
au Ruanda-Urundi (1916-1962)**

Jos Mortelmans

INTRODUCTION

Les activités vétérinaires des Médecins Vétérinaires belges diplômés de l'école de Médecine Vétérinaire de Liège et ensuite de l'école de Médecine Vétérinaire de Cureghem (Bruxelles) depuis sa création en 1836 et à l'Université d'Etat de Gand depuis sa création en 1933 se sont déroulées principalement en Belgique. Quelques rares diplômés se sont pourtant aventurés outremer dans des pays des zones tropicales ou subtropicales en dehors des pays qui furent pendant la période qui s'étend d'environ 1885 à 1962 des "Colonies belges" ou plus ou moins assimilables à ce statut: l'Etat Indépendant du Congo, le Congo Belge et le Ruanda-Urundi. Dans une étude fort complète basée sur des recherches approfondies Mammerickx (1967) a pu en identifier trois (Charles Tombeur, Désiré Bernier, Charles Lambert) à Santa Catalina, près de Buenos-Aires en Argentine, qui participèrent à la création du premier établissement d'enseignement supérieur vétérinaire sur le continent sud-américain en 1883 ; il en a retrouvé deux (Octave Dupont à Rio de Janeiro et René Staunard à Sao Paulo) au Brésil et un (H.Rucq) au Chili ; le Pérou et la Colombie ont également sollicité recevoir des candidats mais sans succès. Vers la même époque, en 1882, Jules de Zuttere est chargé d'un cours complet de médecine vétérinaire théorique et pratique à l'Ecole Impériale de Médecine Vétérinaire à Constantinople (Istanbul).

On a dû attendre début 1889 pour voir partir le premier vétérinaire belge, Eugène Meuleman, pour l'Etat Indépendant du Congo, qui deviendra en 1908 le Congo Belge ; il y restera jusqu'au début 1892, un "terme" de trois ans seulement. Et puis il faut attendre plus de 10 ans, jusqu'en 1903, pour voir partir un deuxième vétérinaire belge au Congo ; ce jeune candidat à une

carrière coloniale, Maurice Willaerts, militaire comme Meuleman, y fera deux périodes de trois ans et mourra prématurément en 1910 à Bruges.

Mentionnons que plusieurs vétérinaires étrangers, neuf italiens notamment, ont effectué des services dans l'Etat Indépendant du Congo entre 1903 et 1906. Cette ouverture à des non-belges était réglée par le Traité de Berlin (1885) où ce territoire, pratiquement " Terra incognita" pour la plus grande partie, fut confié à Léopold II, Roi de la Belgique. Cette situation se poursuivra au Congo Belge jusqu'en 1960 ; on y trouvera des vétérinaires de plusieurs nationalités différentes, aussi bien au service du gouvernement que dans des sociétés privées ; ceci n'était pas le cas à l'époque dans les autres colonies africaines, qui n'avaient pas du accepter cette clause spéciale de " porte ouverte", et qui restaient pratiquement chasse gardée pour les ressortissants de leur pays.

En 1908 l'Etat Indépendant du Congo devient le Congo Belge. Ce changement important semble davantage attirer les belges vers l'Afrique Centrale et à partir de ce moment plusieurs vétérinaires, comme d'ailleurs des médecins, ingénieurs et autres se font engager pour le service outremer. Pendant cette période jusqu'en 1914, une vingtaine de vétérinaires exercent au Congo Belge. Entre les deux guerres mondiales le nombre de vétérinaires dans les territoires d'outremer belges se situe entre 50 à 60, moitié belges, moitié étrangers. Après la seconde guerre mondiale ces chiffres augmentent encore et on note environ 150 nouveaux engagements de vétérinaires, mais maintenant à prédominance belge (90 belges et 60 étrangers) ; parmi ces étrangers on notait un nombre important de vétérinaires, anciens combattants ou réfugiés, originaires des pays de l'Europe Orientale, surtout Polonais.

Vers la fin de la période coloniale, vers 1960 donc, il y avait environ 120 vétérinaires exerçant dans les territoires d'outremer belges, 67 étant au service du gouvernement ; ce chiffre important était dû principalement au Plan Décennal pour le développement économique et social du Congo Belge (1950-1959) et du Plan Décennal pour le développement économique et social du Ruanda-Urundi (1952-1961). La carrière coloniale complète s'étalait sur 31 ans et 6 mois, soit 9 périodes de 3 ans et 9 congés de 6 mois; il était possible de prendre une "petite" pension après une "petite carrière" de 5 périodes. La plupart des sociétés d'élevage privées suivaient ce même régime. Mais ceux qui ont commencé leur carrière en Afrique après 1945 n'ont pu la terminer, pratiquement tous, à quelques rares exceptions près ont quitté les territoires belges juste avant ou immédiatement après les troubles politiques et militaires lors de l'accès à l'indépendance de ces pays.

Dans l'ensemble on chiffre le nombre de vétérinaires, belges et étrangers, qui ont travaillé dans les territoires d'outremer belges pendant la période

coloniale, de 1885 jusqu'en 1960 pour le Congo Belge et jusqu'en 1962 pour le Ruanda-Urundi, à environ 230. Il y en a qui n'ont fait qu'un seul terme de 3 ans, comme Meuleman par exemple ; la plupart de ceux engagés entre 1920 et 1930 ont fait une carrière complète, quelques uns, très rares sont même restés après leur carrière et, se sont fait engager par des sociétés privées ou se sont établis comme vétérinaires privés.

Les voyages Belgique-Afrique se faisaient exclusivement en bateau jusqu'en 1945. Après la deuxième guerre mondiale l'avion a commencé à remplacer progressivement les voyages en bateau quoique pas mal de coloniaux continuaient à préférer le bateau pour les "quinze jours de repos complet" surtout pour les voyages de retour; cela leur permettait de prendre avec eux leur voiture qu'ils avaient achetée au début de leur congé en Europe. Les ports d'entrée et de retour classiques après 1945, étaient Matadi, plus rarement Banana ou Boma et Lobito en Angola pour les gens du Kivu, du Katanga et du Ruanda-Urundi. Certains coloniaux des régions de l'Est n'hésitaient pas à s'aventurer pour un voyage en bateau de Mombasa (Kenya) à Trieste (Italie) et de commencer et terminer le voyage par leurs "propres moyens". Quelques vrais aventuriers ont fait la traversée du Sahara en voiture.

Les Territoires" belges" en Afrique Centrale

La question peut se poser: dans quels pays, climats, et environnement les 230 vétérinaires ont dû travailler pendant la période coloniale qui s'étale de 1885 à 1962.

La colonie Belge - Etat Indépendant du Congo du 29 mai 1885 à 1908, devenu le Congo Belge du 15 novembre 1908 au 30 juin 1960 se trouve à cheval sur l'Equateur et s'étend du Nord au Sud entre les latitudes 5°18 N et 13°22 E et de l'Est à l'Ouest entre les longitudes 12°18 et 30°55 E. Le Congo Belge avait une superficie d'environ 2.344.000 km², ce qui représente 78 fois la surface du territoire de la Belgique (ce chiffre varie légèrement d'une source consultée à l'autre). Les deux pays, Ruanda-Urundi, sont occupés militairement par la Belgique depuis le mois de mai 1916 (prise de Kigali, la capitale, le 6 mai); ce régime change en administration civile le 1er janvier 1919; ils reçoivent le statut de Mandat B (indépendance lointaine) de la Société des Nations le 20 juillet 1922 et le 25 août 1925 le territoire du Ruanda-Urundi est uni administrativement à la colonie du Congo Belge, dont il forme un vice-gouvernement général. Enfin, le 13 décembre 1946 les deux pays sont placés sous un régime de tutelle par L'Organisation des Nations Unies (O.N.U.), la Belgique recevant le mandat.

Le Ruanda-Urundi s'étalait sur 54.172 km², donc presque deux fois la surface de la Belgique.

Au cours de cette étude le nom Ruanda-Urundi sera employé comme noms officialisés par la Société des Nations et l'Organisation des Nations Unies ; les allemands qui occupaient ces pays (Deutsch Ostafrika) jusqu'à leur défaite en 1916 employaient les mêmes dénominations. Ce n'est que lors de l'accès à l'indépendance (1962) que les autochtones des deux pays ont adoptés les noms Rwanda et Burundi. La même chose s' est produite pour l'actuelle République Démocratique du Congo (R.D.C.) qui a été après l'accès à l'indépendance en 1960 d'abord la République du Congo , puis le Zaïre. Comme cette étude se termine vers la période 1960-1962 les noms officiels de cette époque seront également employés pour désigner villes et localités: p.ex. Léopoldville (= Kinshasa), Astrida (= Butare) Usumbura (=Bujumbura), etc. La plus grande partie de la R.D.C. est constituée par la cuvette équatoriale verte dominée par le fleuve Congo (Zaire), qui en perçant les Monts de Cristal entre Léopoldville (Kinshasa) et la côte, a pu se déverser dans l'Océan Atlantique. Cette cuvette ("enfer vert") est bordée par des plateaux couverts par des savanes boisées ou herbeuses dans le sud et le sud-est du pays et par la chaîne de montagnes Congo-Nil au nord-est du pays. Dans l'ensemble on peut dire en gros qu'environ 50% du territoire se situe entre 500 à 1000 mètres d'altitude, environ 25% entre 300 et 500 mètres, environ 25% entre 1000 et 2000 mètres et quelques minimes superficies du territoire se trouvent en-dessous de 300 mètres (0,5%) ou au-dessus de 2000 mètres (0,8%).

Le Ruanda (25.338 km²), baptisé par des romanciers "Pays aux Mille Collines", touche au Nord à la chaîne des volcans dont certains dépassent même les 4000 mètres. Le pays, très fortement vallonné, où les rivières vont se déverser soit dans le lac Kivu, soit dans le lac Tanganyika, soit dans le lac Victoria en Uganda, se situe, à quelques rares exceptions près, au-dessus de 1400 à 1500 mètres. A l'ouest du pays se trouve la chaîne montagneuse Congo-Nil, très boisée à l'époque du mandat belge.

L' Urundi (27.835 km²) est, comme le Ruanda, un pays fortement accidenté, avec dans ses zones occidentales une chaîne de Montagnes, dont sort un plateau vallonné s'étageant en moyenne à environ 1800 mètres et descendant en déclivité douce vers l'Est. La descente occidentale est plus brutale et se termine dans une bande étroite de 2 à 3 km de largeur à environ 750 à 800 mètres d'altitude qui touche au lac Tanganyika. Une autre zone de 10 à 20 km de largeur à la même altitude s'étend dans la vallée de la rivière Ruzizi, qui se déverse dans le lac Tanganyika.

Les trois pays jouissent d'un climat tropical variable, très humide dans la cuvette centrale où il n'y a pratiquement pas de saison sèche, avec en bordure

de larges zones au Nord et au Sud qui connaissent 2 à 3 mois de sécheresse; l'extrémité Sud du Katanga (Elisabethville - Sakania) connaît une période sèche d'environ 6 à 7 mois ; plus au Nord au Katanga et partiellement au Sud du Kasai la période sèche est moins prononcée et varie du Nord au sud de 4 à 6 mois. Dans le reste du Congo et du Ruanda-Urundi une large zone s'étend du Kwango-Kwilu, se prolongeant par le Nord du Kasai jusqu'au Sud du Kivu et au Ruanda-Urundi; elle connaît environ 3 à 4 mois de sécheresse. C'est l'altitude et la pluviosité, toutes deux étroitement associées à la température tropicale, qui détermineront en majeure partie où l'élevage bovin sera possible et se développera; la qualité des sols y jouera aussi son rôle, étant déterminante pour la nourriture herbacée qui sera à la base de l'élevage bovin extensif. Ces quatre variables, sol, altitude, pluviosité, température, n'interviendraient peu ou pratiquement pas dans l'élevage des petits ruminants moutons et chèvres et parfois de porcs, qui vagabondaient dans les villages, en compagnie de quelques volailles de basse-cour ; seuls au Ruanda-Urundi on rencontrait quelques "troupeaux" de moutons, qui étaient exportés en majeure partie au Congo Belge (Kivu). Il est évident que tous ces éléments de nature incontrôlables (altitude, pluviosité, température) constituaient un handicap sérieux au développement de "l'élevage amélioré" ; seul l'élément "sol" est susceptible d'être manipulable, mais à quel prix.

Le facteur humain

Jusqu'au 19^{ème} siècle l'Afrique Centrale de l'intérieur est restée une "Terra incognita" pour les Européens et avait la réputation d'être pratiquement impénétrable ; les communications y étaient pour ainsi dire impossibles par l'absence de routes, surtout dans la grande forêt de la cuvette centrale. Le seul moyen de se déplacer sur de longues distances était la pirogue sur les lacs et les rivières.

Par contre les côtes avaient été explorées depuis l'Antiquité. Hérodote nous communique, qu'en 550 avant J.C., des navires avec à bord des Phéniciens, effectuèrent un voyage autour de l'Afrique, à partir de la mer Rouge en Egypte, autour du Cap au Sud et de retour par l'Afrique Occidentale et la Méditerranée. Les contacts des peuples autour de la Méditerranée, des Indes et de certaines régions de l'Asie du Sud sont connus par les écrits qui nous restent de cette période. Le Nil était exploré jusqu'aux grands lacs de l'Afrique Centrale où il trouve son origine. Des trafics commerciaux, éventuellement précédés par des guerres, existaient ; rappelons ici que les lions et autres fauves de l'époque de l'Empire Romain venaient en majeure partie de

l'Afrique, sans oublier les éléphants d'Hannibal. La pénétration à partir du Sud a probablement été stoppée aux environs de l'actuel Katanga.

Au 15^{ème} siècle les grandes puissances maritimes européennes (Portugais, Hollandais,...) s' aventurent surtout le long des côtes de l'Afrique Occidentale et y établissent des factoreries et des postes de ravitaillement pour leurs navires. Le navigateur portugais Diego Cão découvre en 1482 l'embouchure du fleuve Congo et le remonte quelques années plus tard jusqu'aux premiers rapides. Il y découvre le Royaume de Congo, s'étendant sur l'actuel Angola, la R.D. du Congo et le Congo-Brazzaville. Des missionnaires catholiques suivent les navigateurs de près, y établissent des postes et pénètrent le pays au-delà de la région où Léopoldville sera établie.

Malgré l'établissement des postes commerciaux et missionnaires à la côte occidentale, on a dû attendre le 19^{ème} siècle et surtout sa seconde moitié, pour voir se réaliser la véritable pénétration jusqu'à l'intérieur du pays. A l'Est par contre la situation était différente ; la côte orientale à l'Océan Indien était colonisée depuis des siècles surtout par des Arabes avec comme point central l' île de Zanzibar. Des pénétrations par des Arabes à partir de la côte orientale ont eu lieu bien longtemps avant les explorations par les européens à l' ouest et les régions de l'est du Congo et le Ruanda-Urundi étaient visitées par des Arabes ou arabisés qui y créent des factoreries et mosquées le long des voies de pénétration.

Les européens qui ont réalisé les grandes explorations, ont ouvert l'Afrique Centrale à l'Europe venant des grandes puissances européennes: Burton, Speke, Baker, Schweinfurth, Cameron, Savorgnan de Brazza.... Le plus grand nom est celui du médecin-missionnaire protestant écossais David Livingstone, qui a été le premier européen à avoir traversé le continent africain d'un océan à l'autre. Il entreprend plusieurs voyages et explore vers 1870 une grande partie du Sud-Est du Congo où il relève l'existence de mines de cuivre au Katanga et y découvre les ravages commis par les esclavagistes arabes. Henry Morton Stanley (de son vrai nom James Rowland) est le mieux connu par les Belges; il était de nationalité britannique. Lors de son premier voyage africain il retrouve David Livingstone, le but de sa mission d'ailleurs qui lui avait été confiée par le journal "New-York Herald". Lors de son deuxième voyage, qui commence fin 1874 à Zanzibar, il arrive dans l'Est du Congo après des randonnées autour des grands lacs du Centre-Afrique ; après de nombreuses péripécies il arrive au bord d'un cours d'eau qui se dirige vers le Nord et croit qu'il se trouve devant le Nil. Il s'agissait du Lualaba , qui prendra le nom de Congo une fois arrivé au Nord et puis se dirige vers l'Ouest et ensuite vers le Sud. Stanley suit le cours d'eau et arrive enfin aux Cataractes d'

où il prend contact avec les Européens de la côte très proche; il arrive enfin à Boma le 7 août 1877.

Stanley avait enfin résolu le grand problème de l'identité des cours d'eau Congo-Nil ; il avait parcouru la grande cuvette centrale de Sud au Nord, puis vers l'Ouest et du Nord au Sud pour arriver enfin à l' Océan Atlantique. Il avait surtout rencontré des dizaines de chefs et potentats nègres, négocié avec eux, étudié leurs modes de vie et leurs habitudes, etc.

Puis suivent maintenant d'autres missions d'explorations auxquelles sont liées les noms de Stanley (de nouveau), de Junker, Elliot, Hanssens, Grenfell... et on arrive à 1885; la "Terra Incognita" devient l'Etat Indépendant du Congo, avec le roi Leopold II comme souverain.

Nous devons nous baser entièrement sur les récits de ces explorateurs et des premiers missionnaires pour nous faire une idée de la population humaine de cette immense région de l'intérieur de l'Afrique Centrale. Les anciens écrits portugais nous renseignent sur les peuplades autour de l'embouchure du fleuve Congo ; les régions de l'Est y compris du Ruanda-Urundi, nous sont connues, très sommairement par des sources arabes. De toute façon on ne sait pratiquement rien du nombre d'indigènes qui habitent la région, ni de leur densité ; il y en avait relativement peu, ce qu'on peut déduire aussi du nombre relativement bas qu'on connaît depuis le temps des premiers recensements plus ou moins fiables qui se réalisaient dans la période entre les deux grandes guerres mondiales. Les hécatombes qui se produisaient lors des épidémies de Trypanosomiase vers la fin du 19ième siècle et au début du 20ième siècle influençaient incontestablement l'accroissement de la population de façon négative, sans oublier nombre d'autres maladies tropicales qui régnaient à l'état endémique dans la région. Plusieurs expéditions d'exploration ou médicales de la période avant la première guerre mondiale nous fournissent des estimations et des chiffres approximatifs sur la population ; des grands noms de médecins sont liés à ces expéditions: Dryepondt, Moloney, Mageri, Dutton, Todd, Rodhain, Van den Branden... Vers la période 1920-1925 le Congo Belge aurait compté environ 9.500.000 habitants, ce chiffre atteignait 10.400.000 personnes, noirs et blancs vers 1940 et presque 14.600.000 vers 1960. Pour le territoire du Congo Belge ces chiffres nous donnent une image d'un pays très peu peuplé, surtout lorsqu'on songe à la migration vers les villes qui commençait à augmenter dans les années après la seconde guerre mondiale. Le Ruanda-Urundi était décrit par les explorateurs Allemands vers la fin du 19ième siècle comme un pays très peuplé, surtout comparé au reste de leur colonie de l'Afrique de l'Est. Les grandes maladies tropicales y existent évidemment en même temps que des affections particulières dues au climat d'altitude ; mais ces deux pays connaissaient aussi régulièrement des famines

qui influençaient la mortalité et la natalité. Mais malgré tout le Ruanda-Urundi était très peuplé. En 1945 on y comptait 3.900.000 habitants, un peu plus de 2.000.000 pour le Ruanda et un peu moins de 2.000.000 pour l'Urundi, dont environ 4000 étrangers ; vers 1960 on y notait 4.850.000 personnes, dont 12.000 non-autochtones, la moitié étant des belges.

Devant les énormes différences de la densité moyenne des populations entre le Congo Belge (5,5 /km²), d'un côté et le Ruanda (85,5/km²) et l'Urundi (70/km²) d'un autre côté vers la fin de la période coloniale, devant les diversités dans le climat tropical et l'environnement au sol il faut prendre en considération l'existence, la création et le développement des élevages de différents animaux domestiques pour la consommation ou le commerce.

LES ANIMAUX

Les animaux sauvages

La situation est de nouveau très différente entre le Congo Belge et le Ruanda-Urundi. Ces deux derniers pays étaient au début de la période coloniale, qui commença vers la fin du 19^{ième} siècle, très densément peuplés en hommes et en bétail et formaient par ces phénomènes pour ainsi dire la grande exception dans toute la colonie allemande de l'Afrique de l'Est ; ceci avait comme première conséquence que le nombre d'animaux dits sauvages (lions, chacals, antilopes...) y était beaucoup plus faible comparé de nouveau au reste de la colonie allemande dans sa totalité (Serengeti !!!)

La situation était totalement différente dans pratiquement tout le territoire du Congo. Avant la création des villes il y avait une harmonieuse symbiose entre l'Homme et la faune sauvage. Les "quelques" gens qui y habitaient pouvaient se nourrir copieusement avec la viande du gibier et les poissons, abondamment présents dans le grand bassin du fleuve Congo et les lacs. Les gens de la région de la côte atlantique, large de quelques dizaines de kilomètres seulement, importaient du bétail de boucherie plutôt comme un produit de luxe qu'un produit de première nécessité car la forêt, le fleuve et la mer étaient à leur disposition pour tout l'approvisionnement souhaité. La situation du Nord-Est (Ituri) se présentait d'une façon un peu différente du reste du territoire congolais. A l'Est il y avait quelques îlots où des invasions d'hommes et de bétail venant du Soudan et de l'Uganda venaient de créer une situation plus ou moins comparable à celle du Ruanda-Urundi, donc relativement très peuplé en hommes et bétail. Cette situation se retrouvait de façon relativement modeste au Kivu et au Katanga le long des grands lacs ; on

y trouvait aussi du grand et petit bétail, mais peu de gibier, cette situation étant compréhensible car ni hommes ni bovins se souciaient des frontières la plupart du temps inexistantes ou inconnues et ne laissant pas beaucoup de place au gibier.

Mais la plus grande partie du Congo et de toute l'Afrique de la zone équatoriale d'ailleurs a pu être considérée, à la fin du 19^{ième} siècle et bien sûr avant aussi, comme la région du continent la plus peuplée en herbivores, en nombre et en variété. Il est impossible d'en déterminer le nombre, mais il s'agissait sûrement de plusieurs millions ; ces herbivores vivaient aussi "en symbiose (!)" avec les prédateurs (lions, hyènes...). Et on ne doit pas oublier non plus les singes, anthropoïdes et autres qui étaient consommés sans problème. Par la création des centres urbains et industriels un trafic de viande (de gibier bien-entendu) commençait à se développer. Et la création des cultures, des grandes plantations, des grandes sociétés d'élevage poussait le gibier survivant de plus en plus vers des sanctuaires, qui sont devenus heureusement des parcs nationaux où les animaux sauvages pouvaient bénéficier de protection, de surveillance, d'admiration par les touristes vers la fin de la période coloniale.

L'exploitation économique de certaines espèces d'animaux sauvages a retenu dès le début du 20^{ième} siècle l'attention des autorités. La capture et le dressage des éléphants dans le Nord-Est du Congo (Api, Gangaba-na-Bodio, Epulu) a commencé à l'initiative du roi Léopold II vers 1900 et existait toujours vers 1960. A Epulu se trouvait la station de capture et d'acclimatation de l'okapi. On a pensé longtemps à mettre sur pied un élevage d'autruches, comme en Afrique du Sud (Frteur, 1911 et 1912) mais cette idée n'a pas trouvé de réalisation; un centre de dressage et d'élevage de zèbres et d'élans non plus. Un peu avant l'indépendance du Congo un élevage de crocodiles était établi sur les rives du lac Albert au Nord Est de l'Ituri, mais n'a pas pu continuer suite aux troubles de juillet 1960. A Léopoldville et Elisabethville se trouvaient des jardins zoologiques bien équipés et servant aux loisirs du public local et comme "salle d'attente" pour des animaux devant être expédiés en Europe et en Amérique du Nord. Des vétérinaires belges étaient mêlés à la conception et la création de ces initiatives et projets ; ils se sont distingués surtout dans les études éthologiques et pathologiques de la faune sauvage ; leurs conseils étaient également régulièrement sollicités lorsque des épizooties se manifestaient dans les grandes réserves de fauves sauvages et les parcs nationaux.

Les animaux domestiques

Les bovins

L'intérieur de l'Afrique Centrale étant à l'époque une "Terra incognita", il est évident que pratiquement rien n'est connu de la présence d'un cheptel bovin jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle. Les premiers explorateurs nous informent qu'uniquement dans la région côtière atlantique et à l'Est, en Ituri et au Kivu, il y avait du bétail bovin. Le bétail bovin rencontré à l'Ouest était du bétail destiné à l'abattage et pas du tout à l'élevage, au moins au début de la période coloniale. Le Ruanda-Urundi par contre, faisant partie à l'époque de la colonie allemande Est-Africaine, se voyait "rempli" de bovins ; un trafic de migration existait d'ailleurs vers les régions de l'Est du Congo, où des immigrants s'établissaient avec leur bétail sur les rives des lacs Kivu et Tanganyika.

N'oublions pas que le bétail bovin n'existait originalement pas en Afrique ; il y est venu par des migrations commençant il y a des millénaires en provenance de l'Asie. Ce qui explique en grande partie l'absence de bovins dans la grande cuvette centrale à la fin du 19^{ème} siècle.

Les premiers européens occupant les factoreries et les premiers missionnaires qui se sont établis dans la région côtière autour de l'embouchure du fleuve Congo importaient du bétail de boucherie de l'Angola et de la côte sud-ouest de l'Afrique ; seuls les missionnaires faisaient quelques efforts pour mettre en route l'élevage bovin, les animaux étant destinés à la fois à la boucherie et au trait. Cette situation existait avant 1885 et se poursuivit jusqu'au début de 20^{ème} siècle. Mais dès que l'Etat Indépendant du Congo devint une réalité politique, l'élevage bovin prit de l'ampleur et pénétra à l'intérieur du pays. Lorsqu'on considère à part les régions d'altitude de la crête Congo-Nil à l'Est du pays (Haut-Ituri) et le long des grands lacs, le territoire de l'Etat Indépendant comptait vers 1900 près de 1000 têtes de bovins et 5000 en 1905. Ces chiffres évoluèrent pour la totalité du Congo Belge par l'importation, et par l'élevage sur place, vers environ 380.000 en 1938 ; en 1945 il n'en restait que 200.000 mais ce chiffre remonta à 1.035.000 à la fin de la période coloniale, un peu moins de 500.000 étant entre les mains d'éleveurs européens, le reste entre les mains d'éleveurs africains.

Le Ruanda-Urundi qui fut colonisé par l'Allemagne vers la fin du 19^{ème} siècle (Usumbura fut fondé en 1899), connaissait un gros cheptel bovin, mais les chiffres nous manquent. La Belgique occupa le pays à partir de mai 1916 ; jusqu'à 1920 on se consacra à la pacification du pays déchiré par des luttes intestines, pendant que l'unique richesse naturelle, le bétail, était décimé par des épizooties. A la fin de la deuxième guerre mondiale on a pu recenser

870.000 bovins, chiffre qui atteignait 1.030.000 vers 1961, soit 563.000 au Ruanda et 467.000 en Urundi.

Le bétail bovin qui existait au Ruanda-Urundi depuis des siècles, pénétrait petit à petit en territoire congolais au travers de ses frontières et le long des rives des lacs Kivu et Tanganyika.

En plus de ce mouvement de migration vers le Congo, l'introduction des bovins se réalisait par trois routes: au Nord Est (Haut-Ituri) à partir du Soudan ; mais ici la présence du gros bétail était connue de très longue date. Les deux autres voies de pénétration furent la région de l'embouchure du fleuve Congo et le Katanga dans le Sud-Est et datent de la fin du 19^{ième} siècle et le début du 20^{ième} siècle, se prolongeant jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale (1940).

Au Bas-Congo des stations d'élevage furent créées: Zambi, Kitobola, Dolo. Les missions catholiques et des sociétés privées commencèrent à s'intéresser à l'élevage: l'île de Mateba, Kisantu, Kimpese, Moanda.... Zambi par exemple possédait 100 bovins en 1900, 815 en 1909. Mais il ne faut pas se faire de grandes illusions en ce qui concerne une politique zootechnique ; la station possédait plusieurs variétés de bêtes bovines, dont l'origine était complexe et assez obscure. Cependant les types prédominants y ont été laissés par des reproducteurs de race "Madère", introduits à plusieurs reprises. Quelques bêtes provenaient de races hollandaises, qui avaient été introduites aussi à l'île de Mateba. D'autres races y furent aussi trouvées, y compris de taureaux belges, plus les produits des croisements. Les épidémies provoquèrent parfois des ravages: tuberculose, avortement, pleuropneumonie (venant de l'Angola), piroplasmose etc.

La compagnie de Mateba commença en 1886 l'élevage du gros bétail, pour nourrir les gens employés aux huileries, et ensuite pour fournir des boeufs de boucherie à la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo à Léopoldville. L'élevage a démarré avec des animaux en provenance de la côte Sud-Africaine et de l'île de Madère ; le nombre d'animaux atteignit plus de 6000 têtes vers 1910.

Mais le grand succès de l'élevage dans le Bas-Congo a commencé avec l'introduction du bétail de race "des lagunes" ou la race "Dahomey" ; quoique de petite taille cette race était très intéressante pour sa "trypanotolérance". En 1904, 50 bêtes furent introduites par un planteur du Mayumbe ; on retrouve ces bêtes aussi à Zambi, à la mission de Kangu, grâce à d'autres importations, d'où la race se répand dans tout le Bas-Congo et même au-delà tout le long du fleuve Congo. Ce bétail est très rustique et bien adapté aux régions pauvres ; il possède de bonnes aptitudes bouchères à rendement relativement élevé en viande, environ 50%. Le poids vif de l'animal adulte est de 150 à 200

kilogrammes, mais il y a des animaux qui peuvent peser 250 à 300 kilogrammes à condition qu'ils aient de bons pâturages et de l'eau potable à leur disposition. Ces animaux aiment la vie libre, en petits troupeaux de 3 à 6 bêtes ; par ce fait ils s'accommodent facilement du métayage, procédé qui a été introduit avec succès au Bas-Congo par des missionnaires, des sociétés et même par l'Administration elle-même. Ce système fut lancé vers 1930 et connut un succès numérique incontestable ; par contre il créa des problèmes comme des litiges fonciers par la répartition inégale du cheptel dans une région devenant densément peuplée; il y avait des conflits provoqués par la divagation du bétail etc. Malgré les aspects négatifs au début, le système s'améliorait progressivement, surtout par le fait que l'emprise vétérinaire devenait de plus en plus une réalité après 1950: castrations, contrôle sanitaire, blocs à lécher, parcours aménagés, clôtures, organisation de la commercialisation, etc.

Une autre race trypanotolérante, la race N'Dama, originaire du Massif Montagnueux du Fouta-Djalon en Guinée, a été introduite au Bas-Congo vers le début des années vingt. C'est aussi une race de petite taille, mais plus grande que la race Dahomey. C'est une race très rustique, qui résiste bien à la chaleur humide. Après son introduction au Congo la race fut croisée avec la race Dahomey et comme c'était à prévoir, avec la multitude d'autres races importées et leurs croisées. Heureusement quelques noyaux de la race N'Dama pure furent conservés et ceux-ci ont été pour une grande partie à la base de l'extension, de l'exploitation et de la renommée de cette race au Congo, au Zaïre et en R.D. du Congo. Des noyaux se retrouvaient à la mission de Kisantu, à la Compagnie frigorifique de l'île de Mateba, à la Compagnie Jules van Lancker (J.V.L.) et à d'autres entreprises. Mais à l'époque les "croisements" étaient à la mode en vue d'améliorer de plus en plus le rendement. D'un autre côté les animaux issus des croisements avec d'autres races, le zébu inclus, ne montraient pas une résistance (tolérance) suffisante à la trypanosomiase et à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale on a cherché à reconstituer par absorption la race N'Dama, sous sa forme pure. La compagnie J.V.L. y a joué un rôle prédominant reconnu internationalement.

Mais pour faire prospérer ce bétail N'Dama de race pure, il a fallu soigner l'environnement, améliorer les pâturages, bien contrôler les feux de brousse, organiser rationnellement les terrains de pacage et les points d'eau, surveiller régulièrement la conduite des élevages et "last but not least", assurer un contrôle vétérinaire permanent et efficient. Nombre de vétérinaires se sont distingués dans la conception, la mise au point, l'organisation et l'exécution de tous ces travaux, surtout entre 1920 et 1960 dans le Bas-Congo.

Le bétail N'Dama, élevé dans les conditions difficiles de climat et d'environnement qui règnent dans le Bas-Congo accuse des performances extra-ordinaires, malgré la présence d'un nombre considérable de différentes espèces de glossines et tiques, hôtes transmetteurs des grandes maladies tropicales importantes, mais surtout grâce à sa trypanotolérance et au dévouement, travail assidu et amour professionnel des vétérinaires et éleveurs qui ont oeuvré dans des conditions humaines et professionnelles parfois très difficile du Bas-Congo. Ici on doit mentionner tout particulièrement les réalisations à Kolo (Bas-Congo) et à Mushie (Bandundu) de la Compagnie Jules Van Lancker où des dizaines de milliers de bovins de la race N'Dama ont été élevés en élevage extensif comme nulle part ailleurs en Afrique. Des poids de 450 à 550 kilogrammes sont notés chez des taureaux de 6 ans, des rendements à l'abattage s'élèvent à 54 pour cent de moyenne (maximum 58, minimum 52 pour cent).

Une autre race à haute performance, la race Afrikander, a été introduite au Katanga et elle s'est répandue surtout dans les grands élevages industriels du Katanga et du sud-Est Kasai. Cette race de type zébu est originaire de l'Afrique du Sud où elle a été créée et fixée au début de vingtième siècle par des croisements entre zébus et taurins. L'Afrikander est un animal de grand format, le poids du mâle adulte peut atteindre 900 kg. Il est sensible à la trypanosomiase mais présente un haut degré de tolérance vis-à-vis des grandes maladies transmises par des tiques. Il s'adapte à la vie en pâturages semi-désertiques aux fourrages grossiers et aux parcours où les points d'eau sont éventuellement rares. Par ces conditions l'Afrikander était le premier choix de l'élevage extensif en ranching qui s'est surtout développé dans le Sud-Est de la colonie où les pâturages sont plutôt du type steppique. Des grands noms sont liés à l'introduction de cette race à la Colonie: Professeur Edm. Leplae, ingénieur agronome et premier Directeur-Général de l'Agriculture au Ministère des Colonies ; Professeur J.L.Frateur, médecin-vétérinaire et Professeur à l'Université Catholique de Louvain, F.X. Carlier, et autres vétérinaires. Il est intéressant de noter que les grandes sociétés d'élevage du Katanga et du Kasai (SEC, Pastorale, Grelco...) employaient aussi bon nombre de vétérinaires non-belges, surtout suisses. Ces grandes sociétés d'élevage comptaient des dizaines de milliers de têtes de bétail ; à côté de celles-ci il y avait des petites sociétés et même des colons privés qui possédaient des troupeaux de 800 à 7000 bêtes.

A côté de ces races dominantes (Dahomey, N'Dama, Afrikander) au Congo, il y a eu des introductions d'une d'une grande variété de races étrangères, européennes surtout (Pie-Noire hollandaise, Yersey, Brune des alpes) mais aussi asiatiques (Sahiwal, Red Sindhy, Tharparkar). Toutes ces races avaient comme mission de créer une production laitière supérieure à

celle des races locales, ou bien d'améliorer le rendement zootechnique des races "locales" (Lugware, Bahema, Alur, Bashi en Ituri et au Kivu) ou antérieurement importées, mais ne donnant pas le rendement espéré du point de vue précocité, qualité et poids de la viande et surtout du lait. La race Friesland, déjà depuis longtemps adaptée à l'Afrique du Sud fut importée vers les grandes villes industrielles du Katanga (Elisabethville = Lubumbashi, Jadotville = Likasi) où des petits colons y possédaient des troupeaux laitiers qui atteignaient parfois parfois 60 à 80 vaches laitières. Ces animaux réclamaient évidemment des soins vétérinaires semblables à ceux qu'on leur prodigue en Europe ; mais en outre il y avait les maladies tropicales comme l'anaplasmose, la trypanosomiase, la piroplasmose, la streptothrycose... .

Au Ruanda-Urundi le bétail bovin appartient au type zébu ou pseudo-zébu, mieux connu comme la race dite Ankole. Cette race qui a été créée en Ethiopie par le croisement entre des taureaux rectilignes à longue cornes et des zébus à bosse cervico-thoracique, s'est individualisée en trois sous-types : Bahema, type de bétail de grande taille que l'on rencontre à la frontière du Soudan dans le N.E. du Congo ; Bashi, bétail de petite taille qu'on trouve au Sud-Ouest du Kivu dans les environs du lac Kivu et le sous-type Watutsi qu'on trouve au Ruanda-Urundi. Le bétail Watutsi est en général de grand format, il joue un rôle très important dans la vie sociale des deux pays et bien encadré il donne une production laitière pouvant atteindre 900 à 1000 litres avec un taux de matières grasses fluctuant entre 4 à 7%. La production de viande peut être intéressante et les boeufs possèdent un bon potentiel de traction. Des croisements avec plusieurs autres races furent essayés, surtout dans le but d'améliorer la production laitière, mais la conclusion générale de toutes ces expérimentations fut plutôt négative. La dernière dans la série, la race asiatique Sahiwal fut également introduite vers la fin de la période coloniale dans le but de réaliser des croisements pouvant donner des paramètres zootechniques plus performants, mais une diminution de la résistance aux maladies fut le principal handicap. Vers 1960 il y avait au Ruanda-Urundi un peu plus de 1.000.000 de bovins, chiffre qui à l'époque était déjà considéré par certains comme trop élevé, tenant compte de la pression humaine, de la disponibilité des terrains et de la présence d'une population ovine et caprine très élevée.

Ovins et caprins

Ovins et caprins étaient les "animaux domestiques" les plus connus et répandus au Congo et au Ruanda-Urundi longtemps avant la période coloniale. Ils servaient au troc, à la dot, à l'autoconsommation ; les chèvres étaient consommées partout, ainsi que leur lait, par contre les moutons étaient moins

appréciés, à certains endroits. Au Nord du Ruanda par exemple, ils n'étaient pas mangés; les troupeaux entiers passaient la frontière vers le Kivu au Congo, certains étaient même acheminés vers Léopoldville et le Bas-Congo à la fin de la période coloniale.

En milieu coutumier, moutons et chèvres ne faisaient l'objet d'aucuns soins particuliers ; ils vagabondaient dans les villages à la recherche de nourriture. Quelques tentatives d'introduction de races étrangères ont eu lieu mais n'ont pas connu un véritable succès durable. L'intérêt des vétérinaires était surtout axé sur le potentiel pathologique du petit bétail en rapport avec le gros bétail ; les quelques publications sur ces deux espèces animales sont plutôt rares mais commencent à partir du début de la présence permanente de vétérinaires belges au Congo (C. Van Damme 1911, G. De Greef 1916...)

Le nombre de moutons et de chèvres n'était pas important au Congo Belge lorsqu'on tient compte du nombre de la population humaine et de la superficie du territoire ; vers la fin de la période coloniale il y avait environ 2.700.000 moutons et chèvres, dont environ 1 quart de moutons et trois quarts de chèvres. Dans les années cinquante une tentative de monter un élevage de mouton "caracul" a eu lieu au Katanga, avec succès. Mais avant que des réalisations palpables soient obtenues, la fin de la période coloniale a aussi amené la fin de l'élevage du mouton caracul. Par contre au Ruanda-Urundi il y avait "trop" de moutons et de chèvres lorsqu'on prend en considération la densité de la population,, la densité du gros bétail et la superficie disponible pour l'agriculture et l'élevage: il y avait environ 500.000 moutons et 1.500.000 chèvres. Ces chiffres comparés à ceux du Congo Belge, montrent une différence d'environ 1 à 30 lorsqu'on tient uniquement compte des superficies des territoires des pays respectifs.

Porcs et Volailles

Les premiers missionnaires et explorateurs ont trouvé évidemment des porcs, des poules et des canards "domestiques" aux territoires du Congo et du Ruanda-Urundi. Ces animaux d'origine locale, de rendement médiocre ou minime, rodaient partout dans les villages à la recherche de nourriture dans les déchets et étaient consommés par les indigènes lorsqu'une occasion se présentait. En outre la poule et les oeufs étaient le cadeau "d'office" pour le "Blanc" voyageant en brousse. Quoique à première vue de moindre importance, ces animaux retenaient déjà l'attention des premiers vétérinaires avant la première guerre mondiale. Mais c'est surtout après 1945 que l'introduction de races améliorées de porcs et de volailles (Rhode Island, Leghorn..., Piétrain, Yorkshire, Large white) dans un but de les croiser avec les

animaux indigènes et surtout d'organiser un élevage avec ces animaux de races pures à haut rendement, a pris de l'essor. Entretemps l'industrialisation des élevages porcins et aviaires permettait de valoriser les productions agricoles et agro-industrielles locales (maïs, manioc, tourteaux...). A partir de la fin des années 40, porcs et volailles retenaient pleinement l'attention des services zootechniques et vétérinaires, non seulement pour l'intérêt productif mais aussi par la pathologie spécifique de ces espèces animales (peste porcine africaine, maladie de Newcastle....).

L'élevage de porcs et volailles améliorés à haut rendement a été organisé surtout où des grands marchés existaient ou se créaient: dans le Bas-Congo pour approvisionner Léopoldville, en Province Orientale pour les marchés de Stanleyville et les centres miniers du Nord-Est, au Kivu et à Usumbura et surtout au Katanga pour répondre aux besoins croissants en produits "de luxe" réclamés par les populations des grandes villes (Elisabethville, Jadotville, Kolwezi, Kamina) et des sociétés minières et industrielles. La station expérimentale de Keyberg à Elisabethville a joué un grand rôle de pionier dans le domaine porcine, ainsi que d'ailleurs dans les expérimentations en matière de productions laitières et la sélection de géniteurs bovins. Des résultats remarquables y furent notés à la fin de la période coloniale ; l'âge moyen de la première mise-bas des truies était de 12 mois, on arrivait à cinq portées en deux ans....

Mais les "industries ou semi-industries" de porcs et de volailles réclamaient une présence continue et très active de la part du service vétérinaire: à côté de quelques maladies tropicales très spécifiques, comme la trypanosomiase à *Trypanosoma simiae* chez les porcs, il y avait toute la panoplie des maladies "ubiquitaires" (coccidiose, parathyphose, rouget, toute une gamme de maladies virales.). Une bonne organisation des interventions, des campagnes régulières de vaccination, des traitements préventifs et thérapeutiques ont contribué à des réalisations exemplaires en matière de production animale avec les races "dites améliorées ou sélectionnées européennes".

Le nombre de porcs sous contrôle se situait aux environ de 400.000 au Congo Belge vers 1960; au Ruanda-Burundi le chiffre était relativement bas à cause de la présence massive de *Taenia solium* chez le porc, parasite qui pouvait être très dangereux, voire mortel, pour l'homme ; en outre, comme il y avait déjà une présence d'une population musulmane relativement importante à Usumbura, la capitale et les centres urbains, l'administration coloniale ne tenait pas beaucoup à promouvoir l'élevage porcine ; l'idée que le porc mangeait "les mêmes aliments" que l'homme, y était co-responsable d'un intérêt moindre pour l'élevage porcine.

Le nombre de poules de races améliorées n'est évidemment pas connu, étant continuellement très variable. Des poussins d'un jour étaient importés par milliers par avion de Belgique, de France... Une véritable industrie de poules pondeuses et de poulets de chair était mise sur pied autour des grandes villes et centres industriels pendant les années 50 ; elles dépendaient évidemment aussi d'une surveillance et attention continues des services vétérinaires: vaccinations, conseils, chimiothérapie etc. Malheureusement ces contacts constants furent interrompus lors des troubles au moment de l'indépendance en 1960-1962 et n'ont pratiquement jamais pu reprendre après, avec des suites fâcheuses pour les productions animales dans les trois pays.

Chevaux, Anes et Mulets

Le cheval n'est pas indigène en Afrique Centrale et partout où il s'y rencontre, il a été importé. Les premiers sujets furent introduits dans le Bas-Congo immédiatement après 1885; ces premiers chevaux importés venaient de Belgique, d'Espagne, d'Italie, du Portugal...du Sénégal. L'âne fut également importé de France, d'Italie., et les croisements entre ânes et chevaux produisaient des mulets. D'autres importations ont eu lieu au Nord à partir du Soudan, au Sud au Katanga en provenance d'Afrique du Sud. L'âne est connu pour sa force de portage de lourds fardeaux. Le cheval est connu comme la meilleure monture dans les sentiers difficiles. Des essais d'élevage furent montés à Boma, Zambézi..et aussi à l'intérieur du pays. Mais du point de vue agricole, le cheval ne rendit pas les services que l'on obtient du boeuf. L'âne et le mulet, par contre, plus rustiques et moins exigeants que le cheval, quant à l'alimentation e.a., s'acclimatèrent mieux

Mais les grands obstacles furent les maladies, surtout la peste équine et la trypanosomiase ; les chevaux y étaient très sensibles, les ânes et les mulets résistèrent mieux.

N'empêche que les chevaux ont rendu d'énormes services au coloniaux comme animaux de selle et de trait; les ânes surtout comme animaux de portage et de traction légère et parfois aussi comme animaux de selle. Malgré que la vaccination efficace contre la peste équine et les médicaments contre la trypanosomiase devenaient disponibles après la deuxième guerre mondiale, les chevaux et même les ânes et mulets furent remplacés par la motorisation et les quelques chevaux que l'on pouvait encore rencontrer à la fin de la période coloniale se trouvaient dans les cercles hippiques des grandes villes ou à gauche et à droite chez un colon particulier comme animal de luxe ; tous ces animaux réclamaient une surveillance vétérinaire constante du point de vue peste équine, maladies tropicales....

LA FORMATION DU PERSONNEL VÉTÉRINAIRE

Les premiers vétérinaires belges qui s'aventurèrent en Afrique Centrale sortaient tous de l'armée belge. Ce fut le cas d'Eugène Meuleman, le premier à partir en 1889. Dès son arrivée à Boma, alors la capitale du pays, il fut mis au travail à l'île de Mateba, grande île à l'embouchure du fleuve Congo, où un important noyau d'élevage bovin était en formation. Après quelques mois il pouvait faire connaissance avec les problèmes de transport de bétail entre Matadi et Léopoldville et les races bovines locales ou importées de date récente; il avait l'occasion de parcourir tout le Bas-Congo et le Mayumbe et de se faire une idée de l'immensité des problèmes zootechniques et sanitaires qui se posaient dans cette partie du Congo par laquelle la pénétration belge était en train de se réaliser. Il retournait en Belgique en Mai 1892 après avoir largement contribué à l'organisation de l'approvisionnement en viande pour le personnel travaillant à la construction du chemin de fer Matadi-Léopoldville.

De ses publications ultérieures on peut déduire que Meuleman avait "la plume facile"; heureusement pour la postérité, à partir de 1895, il commençait à publier ses observations et conclusions sur l'élevage au coeur de l'Afrique, ceci à une époque où l'étiologie de beaucoup de maladies tropicales de l'homme et des animaux n'était pas encore élucidée. Il participa à des réunions internationales et fit un effort pour rester au courant des publications scientifiques de l'époque. Le résultat de tout ceci a fait l'objet d'une publication remarquable en 1907: Rapport sur les maladies tropicales des animaux domestiques: Piroplosomoses, Trypanosomiasés et Peste bovine. Avec celà il souligna les "capita selecta" de la médecine vétérinaire tropicale en Afrique Centrale; plus de 50 ans après, en 1960, ces trois "big three" restaient à la tête de la série des problèmes sanitaires, un peu élargie bien sûr au courant des années.

Il fut alors tout à fait compréhensible et logique que Meuleman fut invité à donner des conférences à partir de 1908 à l'Ecole Coloniale, créée à Bruxelles en 1904. On envisage à partir de 1906 la création d'une Ecole de Médecine Tropicale; elle démarre immédiatement ses activités. La fondation officielle date du 30 septembre 1910, lorsque le Roi Albert I, sur proposition du ministre J. Renkin, signa un arrêté royal, réglant les cours pour médecins et vétérinaires jusque dans les moindres détails. A côté des cours communs avec les médecins de bactériologie, de parasitologie, d'hygiène, il y avait pour les vétérinaires des conférences sur les Piroplosomoses, les Trypanosomiasés, la Peste Bovine et la Vaccine(!); ce dernier sujet était en rapport avec l'Institut Vaccinogène, qui se trouvait à l'école Vétérinaire à Cureghem et qui était

dirigée par un professeur de l'école. L'Ecole fut installée d'abord à la Place Quetelet dans les locaux de l'ancien observatoire, puis après en 1912 dans le château du Parc Duden à Uccle ; cet établissement déménagea en 1931 à Anvers et devint l'Institut de Médecine Tropicale "Prince Léopold". Meuleman était d'abord conférencier à l'Ecole de Médecine Tropicale de Bruxelles, puis de 1911 à 1914 professeur ; en Août 1914 il est parti avec l'armée pour participer à la campagne contre l'envahisseur allemand avec le grade de major ; il fut gravement blessé à la bataille de l'Yser mais se rétablit et regagna l'armée en 1915 pour y aller occuper des fonctions supérieures. Il quitta l'armée en Mars 1921 avec le grade de vétérinaire en chef et mourut à Ixelles en 1932 à l'âge de 67 ans ; mais après la guerre il n'a plus repris ses cours à l'Ecole de Médecine Tropicale. Des grands noms de la Médecine Vétérinaire Tropicale Belge des premières décades du 20e siècle figurent parmi ses anciens élèves : R. Van Saceghem, L. Tobback, F. Carlier, H. Chiwy, G. De Greef, F. Jacobs, F. Hubert.....

Après la première guerre mondiale le cours de Médecine Vétérinaire Tropicale fut incorporé pour sa partie pathologique animale dans le cours donné aux médecins ; médecins et vétérinaires suivaient un tronc commun théorique et pratique qui visait de les familiariser surtout avec les protozoaires, les helminthes et les bactéries et virus rencontrés sous les tropiques, principalement en Afrique Centrale. Le cours fut donné de début Octobre à fin Janvier, suivi d'un examen. Pas mal de médecins tâchaient de suivre aussi le cours de pathologie animale et inversement, certains vétérinaires suivaient le cours de pathologie humaine ; c'était surtout le cas pour ceux qui allaient se faire engager par des sociétés où les médecins avaient très souvent à s'occuper du cheptel qui était tenu pour nourrir le personnel et leur famille par une ration hebdomadaire de viande, le "pocho yjamma". Les vétérinaires avaient très souvent un "rôle de médecin" à jouer (premier secours, conseil...) dans les postes isolés ou dans les cas d'urgence.

Ce cours spécial fut imposé par le gouvernement à tous les vétérinaires qui se présentaient comme candidats à une carrière de vétérinaire à la "Colonie" ; les sociétés privées n'exigeaient pas toujours le diplôme special et visaient parfois une formation tropicale "sur le tas", ce qui leur réservait parfois des déceptions désagréables de temps en temps. Il fut évident et normal que la pathologie tropicale ne représentait qu'une partie minime et superficielle dans le curriculum des cours aux facultés de Cureghem et de Gand, ce qui était d'ailleurs aussi le cas dans les pays voisins. "Suivre le cours à l'école de Médecine Tropicale" fut donc ressenti comme une impérieuse nécessité et tous ceux qui l'on fait en étaient et sont convaincus sans discussion.

Entre les deux guerres mondiales l'initiative fut prise en outre, par l'Ecole de Médecine Tropicale, à la demande du gouvernement Belge et des Sociétés privées, d'organiser un cours pour jeunes gens ayant terminé des études secondaires ; ce cours était comparable à celui des vétérinaires mais avec en plus des éléments d'anatomie, de physiologie, d'obstétrique, de zootechnie. Ce cours de 4 mois fut donné deux fois par an en Octobre et en Mars ; l'examen réussi les candidats recevaient le diplôme d'Auxiliaire Vétérinaire. Un cours similaire fut également organisé par le département médical et a connu un très grand succès chez des infirmières et religieuses qui avaient l'intention de partir vers les tropiques. C'est peut-être ici le moment de rendre hommage à ces centaines d'Auxiliaires Vétérinaires et médicaux pour les énormes services qu'ils ont effectués dans le cadre des services médicaux et vétérinaires, parfois dans des postes isolés et en l'absence de tout confort, et malgré tout parfois chargés d'énormes responsabilités.

Le premier professeur fut Eugène Meuleman ; il fut suivi par Ch. Van Goidsenhoven, F. Schoenaers, L. Tobback, R. Guyaux, L. Geurden, J. Mortelmans.

Avec "l'explosion" des activités vétérinaires après 1945, due principalement aux plans décennaux, il fut ressenti que la formation de techniciens professionnels autochtones, aussi dans le cadre du service vétérinaire, devenait une nécessité urgente. C'est ce qui a eu comme résultat la création des écoles pour assistants et infirmiers vétérinaires indigènes à Astrida (R.U) et Butembo (Kivu); la possibilité d'une extension de l'élevage dans les immenses savannes du Nord-Ouest du Congo a contribué aussi à penser à la création d'une troisième école en Province de l'Equateur. Le curriculum pour assistants vétérinaires s'étalait sur 4 années et avait un niveau comparable au niveau des écoles techniques supérieures belges (3 années à l'époque), ce qui fut prouvé d'ailleurs après 1960 quand quelques dizaines de leurs anciens élèves sont venus suivre avec succès des cours universitaires en Belgique ou ailleurs. Pour les infirmiers vétérinaires il y avait des curricula et des grades d'infirmier vétérinaire de première, de deuxième et de troisième classe. Ils pouvaient s'intégrer dans les structures des services vétérinaires officiels ou des Sociétés privées suivant leur formation.

LES STRUCTURES VÉTÉRINAIRES

Les structures du service "Colonie"

Dès que des embryons de structures administratives furent mis en place dans l'Etat Indépendant du Congo, les très rares vétérinaires y furent

incorporés dans le service de l'Agriculture. Au début du vingtième siècle ce service fut considéré comme le plus important de la colonie, avec des perspectives économiques énormes. Ce n'est qu'après la découverte et la mise en exploitation des gisements miniers que le service de l'agriculture, tout en gardant son importance économique en vue de l'exportation de ses produits, fut inséré dans un réseau administratif qui incorporait le service médical, l'enseignement, les Missions, les Travaux Publics....coiffés par le Gouvernement Général.

Le service vétérinaire, qui dès sa "naissance" se voyait confié la santé animale ainsi que la zootechnie, a fait partie du service de l'agriculture jusqu'à la fin de la période coloniale. Au fil des années, surtout après 1945, il jouissait d'une indépendance relative, mais néanmoins il restait toujours administrativement dépendant du Directeur-Général de l'Agriculture. A sa tête il y avait le Conseiller Vétérinaire et son adjoint (Directeur-Chef de Service). Dans les six provinces et le Ruanda-Urundi il y avait le vétérinaire provincial, assisté par un ou deux adjoints. Dans les provinces et le RU le service vétérinaire existait "à côté" du service de l'agriculture et dépendait directement du gouverneur de province. Bien entendu, une cordiale collaboration avec tous les services administratifs était supposée d'exister d'office.

Suivant la densité du gros bétail il y avait un vétérinaire de district, secondé par des vétérinaires de secteur; ces secteurs pouvaient éventuellement couvrir 1 ou plusieurs territoires administratifs. En pratique cela signifiait que les vétérinaires étaient concentrés surtout dans le Bas-Congo et dans l'Est du Congo et le Ruanda-Urundi.

Pendant son premier terme de 3 ans le nouveau vétérinaire était engagé à titre provisoire (avec 3 barettes); s'il avait reçu des bons rapports annuels de ses chefs, il fut engagé "sous-statut" après 2 ans et 9 mois. A son retour de congé statutaire, il était généralement promu au grade de vétérinaire principal (4 barettes). A partir de ce moment il devait attendre parfois 2 ou 3 termes avant de recevoir une nouvelle promotion au grade de sous-directeur (1 étoile, 1 barette); cette promotion dépendait d'une place vacante dans le cadre vétérinaire et des notes reçues lors de l'évaluation administrative annuelle. Cette évaluation comportait les points suivants : initiative, sens des responsabilités, puissance de travail et activité, connaissances professionnelles, sens social ; les côtes suivantes pouvaient être données : élite, très bon, bon, assez bon, médiocre. En outre il y avait aussi une appréciation de l'aptitude à l'avancement de grade, qui comportait quatre possibilités : néant, prématuré, apte, ordre préférentiel. En pratique cela voulait dire qu'à la fin d'un terme dans un grade il fallait recevoir la côte "élite" et la proposition "ordre préférentiel" pour avoir une chance à une promotion. Ce système ne rendait personne

heureux, ni les chefs qui devaient juger et attribuer les notes, ni les sujets ; entre 1945 et 1960 ces appréciations furent données chaque année aux 50 à 60 vétérinaires de la "colonie", oeuvrant sur un territoire d'environ 80 fois la surface de la Belgique, avec des différences de climat, d'environnement, de cheptel, de structures sociales.... Quand on sait que la première appréciation écrite devait encore être sanctionnée pour les vétérinaires à titre provisoire et les vétérinaires principaux par trois autres autorités supérieures, qui n'avaient parfois aucune connaissance de ce qui se passait à 2000 kilomètres de leur bureau, on comprend que la plupart des jeunes vétérinaires en conservent un moins agréable souvenir.

Ce même système de notes annuelles existait aussi pour les auxiliaires-vétérinaires ; c'était parfois un jeune vétérinaire qui devait côter des "anciens" avec 10 à 15 ans de service! Cela amena des dissensions dans les rapports humains et professionnels qui freinèrent et immobilisèrent souvent l'initiative et l'enthousiasme des sujets notés. N'oublions pas que non seulement le salaire dépendait de ces côtes, mais éventuellement la nomination dans un "bon" ou "mauvais" climat, dans un poste où il n'y avait pas d'école pour les enfants.....

Les services vétérinaires parastataux et les sociétés privées

Il y avait plusieurs services parastataux dans les colonies, mais il n'y en avait que trois où des vétérinaires étaient au travail sur une base permanente. Les principaux étaient l'INEAC (Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo Belge), le CSK (Comité Spécial du Katanga) et le FBI (Fonds de Bien-être Indigène).

L'INEAC fut créée par arrêté royal du 22 Décembre 1933 et installée le 23 Mars 1934 ; les zones d'activités s'étendirent aussi bien au Congo Belge qu'au Ruanda-Urundi. L'institut conduisit à côté de ses activités très étendues dans le domaine agronomique tropical, un important programme de recherches zootechniques et agrostologiques dans les stations de Nioka (Haut-Ituri), Mulungu (Haut-Kivu), Keyberg près d'Elisabethville (Katanga), Gandajika (Kasai), Mvuazi (Bas-Congo), Yangambi (Province Orientale), Nyamiyaga (Ruanda) et Luvironza (Urundi).

Le CSK fut fondé en 1900 pour assurer l'occupation du territoire du Katanga ; une fois cet acte politique réalisé il se consacra à la mise en valeur de la région, notamment par la promotion du colonat. Le CSK disposait à Elisabethville d'un petit laboratoire vétérinaire s'occupant de problèmes de diagnostic courant et d'un service de conseil et d'assistance technique pour les colons éleveurs dans la province du Katanga. E. Leynen y a joué un rôle

important vers 1930. Dans les années 50 le CSK voulait lancer l'élevage du mouton caracul dans le Nord-Katanga.

Le FBI fut constitué en 1947 en témoignage de gratitude pour l'effort de guerre fourni par la population. Son objet était l'étude et la réalisation de toute mesure propre à améliorer les conditions de vie de la population, plus particulièrement en milieu rural. Les activités vétérinaires se concentraient surtout dans le Nord-Ouest du Katanga.

Les grandes sociétés d'élevage commerciales se trouvaient surtout au Congo Belge, dans le Bas-Congo, le Sud-Est du Kasai et le Nord du Katanga ; certaines possédaient des dizaines de milliers de têtes de bovins. Au Kasai-Katanga il y avait la Compagnie Pastorale du Lomami, la SEC (Société d'Elevage et de Culture), la Grelco (Compagnie des Grands Elevages Congolais), la Société Jean Van Gijssel, l'Elakat (Société d'élevage et d'alimentation au Katanga), la Cobelkat (Société de Colonisation Belge du Katanga, filiale du CSK), la Société Sarma-Congo. Dans le Bas-Congo il y avait la JVL (Compagnie Jules Van Lancker), la Profrigo (Compagnie des produits du Congo). Dans le Nord-Est il y avait la Société des mines d'or de Kilo-Moto en Ituri, les H.C.B. (Société des huileries du Congo au Kwango et en Uélé) ; elle voulait aussi lancer un projet dans le Nord-Ouest en Ubangi).

Ces grandes sociétés d'élevage avaient un service vétérinaire privé, s'occupant principalement de problèmes zootechniques et sanitaires (vaccinations, lutte contre les tiques par le dip...). Très souvent on trouvait un vétérinaire à la tête de ces sociétés.

A côté de ces grosses sociétés il y avait dans les même régions des plus petites sociétés d'élevage, parfois propriété d'un seul colon, parfois propriété des Missions (Kisantu, Luluabourg, Baudouinville,...); les troupeaux de ces unités comptaient parfois quelques milliers de têtes bovines. Les vétérinaires du gouvernement, du CSK ou du FBI les assistaient par des interventions et des conseils.

LES ACTIVITÉS VÉTÉRINAIRES

Un nombre relativement élevé des vétérinaires du gouvernement étaient chargés de fonctions administratives de bureau et d'inspection : le Conseiller Vétérinaire et ses adjoints, les vétérinaires provinciaux et leurs adjoints, les vétérinaires de district. Ils surveillaient l'état sanitaire du cheptel se basant sur les rapports du terrain qu'ils recevaient par la voie hiérarchique et les faisaient s'insérer dans l'administration générale du gouvernement ; ils jouaient un rôle important dans l'organisation du contrôle sanitaire des denrées alimentaires

d'origine animale dans le pays et à l'importation, dans la création d'un réseau de centres vétérinaires (dispensaires, bains acaricides, couloirs de soins, des stations de quarantaine.....), dans l'organisation des campagnes de vaccination, dans l'organisation des recensements et des travaux de diagnostic et de traitement ; les laboratoires vétérinaires dépendaient directement du Conseiller-Vétérinaire et lui rendaient compte sans passer par les vétérinaires provinciaux sauf pour le Ruanda-Urundi.

Le travail de terrain reposait sur les épaules des vétérinaires de secteur, des auxiliaires-vétérinaires (corps crée entre les deux guerres en 1938) et les assistants et infirmiers vétérinaires autochtones. Nous connaissons par les premières publications des rarissimes vétérinaires au travail au Congo au début du 20ième siècle les problèmes sanitaires qui les occupaient : pleuropneumonie (importée d'Angola), piroplasmose, trypanosomiasés, East-Coast Fever, Peste bovine (menaces permanents dans le Nord-Est)... Les publications allemandes de l'époque nous apprennent que les mêmes problèmes se présentaient dans la colonie allemande de l'Afrique de l'Est (Deutsch Ost-Afrika), dont le Ruanda-Urundi faisait partie.

Avant la première guerre mondiale les vétérinaires belges prenaient contact assez souvent avec le centre vétérinaire d'Onderstepoort (Prétoria) en Afrique du Sud, pour se mettre au courant des dernières acquisitions scientifiques en matière prophylactique et thérapeutique. Le premier dipping-tank fut installé au Congo Belge en 1916, lorsqu'on avait appris les avantages de ce système de lutte anti-tiques en Afrique du Sud, système déjà mis en pratique avant en Australie. Le produit antitiques universellement employé était l'arsenic, à la dose de 0,16 % dans des bains hebdomadaires. L'arsenic a été le seul produit utilisé jusqu'au milieu des années 50, lorsque des produits organochlorés ont été introduits, qui à leur tour étaient rapidement remplacés par des organophosphorés. Vers 1960 Asuntol R était employé dans les bains acaricides, dont on en trouvait vers cette période des centaines au Congo et au Ruanda-Urundi. Malgré les avantages manifestes des nouveaux produits (rémanence de 3 - 4 - 5 jours) il y avait pourtant des gens dans les sociétés privées qui restaient fidèles à l'arsenic, malgré sa rémanence courte maximum 24 heures.

Les bains acaricides formaient la clé-de-vôûte de l'élevage dans les pays tropicaux. En Afrique Centrale ils étaient non seulement très actifs contre les maladies transmises par les tiques, mais ils avaient aussi une répercussion sur les trypanosomiasés par l'action qu'ils exerçaient également sur les glossines et autres mouches-piqueuses.

Vers la fin des années 50 on a lancé en outre les aspersions des gîtes à glossines avec les organochlorés (DDT,...) ; cette méthode a connu un grand

succès, surtout lorsqu'elle était associée au nettoyage de sîtes par des coupes de bois ; elle fit rapidement oublier des "pièges Harris" à capturer les glossines, qu'on avait vu employer avec un succès mitigé en Afrique Australe.

Dès le début du 20ième siècle il y avait une étroite collaboration entre le service vétérinaire et le service médical, très souvent les médecins devaient s'occuper de la santé des animaux par l'absence de vétérinaires. Cette situation changea complètement après la deuxième guerre mondiale lorsque le nombre de vétérinaires a augmenté considérablement. Comme les médicaments contre les maladies tropicales des hommes et des animaux étaient - et sont - relativement rares, les mêmes formules actives furent employées par les deux branches médicales. Les produits à base d'arsenic et d'antimoine en prenaient la tête ; cette situation a pratiquement duré jusqu'après la fin de la deuxième guerre mondiale, lorsque les nouvelles formules devenaient disponibles, ainsi que des antibiotiques et sulfamidés. En thérapeutique antitrypanosomiase Berenil® et Anthrycide® furent presque exclusivement les produits utilisés comme médicaments contre les trypanosomes en médecine vétérinaire depuis les premières années 50.

Le grand travail vétérinaire de terrain se jouait principalement autour des bains détiqueurs et les couloirs de soin. N' empêche que des activités se déroulaient aussi dans les fermes laitières montées par des colons autour des villes importantes; à ces endroits il y avait aussi un service d'inspection dans les abattoirs officiels et privés ; dans les villes d'une certaine importance il y avait aussi un service de consultation pour les animaux de compagnie.

Les vaccinations constituaient aussi une activité très importante pour le service vétérinaire de terrain. Il y avait des régions où des vaccinations régulières étaient de règle, autrement on pouvait s' attendre à des sérieuses épidémies. Le charbon bactérien et le charbon symptomatique figuraient en tête de série ; à certains endroits il fallait des vaccins contre la paratyphose et la colibacillose. Après 1945, quand de nouveaux vaccins furent développés, on introduisit des vaccinations contre l'avortement épizootique avec le vaccin B19 ; contre les grandes maladies des volailles on utilisait les différents vaccins modernes contre la maladie de Newcastle, contre la diphtérie aviaire ; des vaccinations à grande échelle contre la rage avec des vaccin Flury furent organisées dans les grandes agglomérations urbaines et le Ruanda-Urundi ; des invasions de la peste bovine dans le Nord-Est devaient être maîtrisées de temps en temps par de la sérothérapie vers les années 1920, après par la vaccination avec les vaccins tués et le "goat virus", après 1950 avec le vaccin lapinisé, etc. etc....

Dès le début du 20ième siècle les vétérinaires devaient aussi s'occuper des problèmes zootechniques, surtout en rapport avec l'élevage des bovins. Les

importations de plusieurs races exotiques différentes obligeaient le service vétérinaire de s'en occuper, assisté par des agronomes du service de l'agriculture et poussé par les pressions exercées par les fermiers colons, les petites sociétés et surtout par les Missions ; on procédait à tous les croisements possibles en vue d'augmenter la résistance des bêtes contre les maladies tropicales et le climat ; on cherchait à les adapter mieux au sol et à la nourriture naturelle disponible en vue d'en tirer un maximum possible de production laitière. Les résultats obtenus n'étaient pas brillants avec les connaissances et les moyens de l'époque. La situation dans le domaine zootechnique a beaucoup changé depuis que l'INEAC a repris en grande partie ce volet des activités vétérinaires ; surtout après 1945 les activités zootechniques conçues et dirigées par l'INEAC ont pris un essor considérable. En même temps les grandes sociétés privées d'élevage, avec leur propre service vétérinaire, ont contribué largement au succès zootechnique avec les croisements, la fixation et l'amélioration des races importées (bovins, porcins, volailles,...) et autochtones. Il mérite d'être noté que dans ce domaine les petits colons et les Missions ont aussi joué un rôle positif non-négligeable, assisté la plupart du temps par les conseils des vétérinaires du gouvernement, de l'INEAC, du CSK, du FBI.

RECHERCHES VÉTÉRINAIRES

Il est évident qu'un territoire d'une superficie d'environ 80 fois la Belgique, au centre de l'Afrique, connu comme "Terra incognita", présentait des possibilités de recherches et de découvertes inimaginables. Bien entendu, lorsqu'on envisage les recherches à l'époque dans cet environnement, il ne faut pas les considérer comme des recherches fondamentales ou appliquées dans le sens actuel des mots ; on peut d'ailleurs admettre que pendant toute la période coloniale on ne s'est pas aventuré dans les domaines de recherches fondamentales, à peine avait-on le temps et les moyens de s'occuper de recherches appliquées et encore, ce privilège d'action était très souvent réservé à quelques rarissimes exceptions. C'était vrai en matière de médecine vétérinaire, de médecine humaine et en tant d'autres domaines.

Par contre, l'Afrique Centrale était à l'époque, pendant toute la période coloniale, un paradis pour ceux qui avait le goût de se lancer dans les découvertes biologiques, médicales, vétérinaires, agronomiques.... Les découvertes sont innombrables, les publications en témoignent ; le Musée du Congo-Belge, devenu par après Musée de l'Afrique Centrale et puis Musée de l'Afrique à Tervuren (Bruxelles) en possède une collection unique au monde.

Les possibilités et la nécessité des recherches, déjà pendant la période de l'Etat Indépendant du Congo, étaient déjà bien vues par Eugène Meuleman. Quand il publie en 1907 ses souvenirs et recommandations, on peut lire chez lui : "*Organiser un service de recherches, c'est se préparer à donner à l'élevage l'extension qu'il devra prendre un jour, quoi qu'on fasse. Se refuser à envisager l'opportunité de cette extension et à lui accorder l'importance qu'elle a, c'est vouloir rester et devenir tributaire de l'étranger, c'est se priver d'une source de revenu qui à elle seule constitue la plus grande richesse de certains pays, c'est enfin nier que l'Etat Indépendant du Congo puisse continuer à prospérer comme il l'a fait jusqu'ici sous l'égide de Celui qui l'a créé*". Ce texte est un "J'accuse " et en même temps un plaidoyer pour organiser, enfin, car on était en 1907 déjà, un service de recherches.

Ce plaidoyer a souvent été repris ensuite par beaucoup de différentes instances et personnalités. C'est avec l'INEAC que l'agronomie a pu se lancer dans les recherches juste avant le début de la deuxième guerre mondiale ; après l'interruption entre 1940 et 1945 le service de zootechnie à l'INEAC a pu se développer et plusieurs ingénieurs agronomes et vétérinaires se sont distingués dans ce domaine ; leurs mérites et prestations ont été d'ailleurs reconnus après 1960 lorsqu'ils furent affectés à des hautes fonctions en Belgique ou dans des organisations internationales (M. Mammerickx, R. Van Vaerenbergh, H. Debuleux, A. Jeziersky....).

L'INEAC était un institut qui a été créé pour la recherche et les chercheurs ont pu en profiter. Mais le service du gouvernement n'était pas fait pour des recherches et jusqu'à 1960, lorsqu'on voulait se lancer dans l'un ou l'autre domaine de recherches, il fallait avoir un supérieur "de bonne volonté" , lui-même conscient de l'importance et des possibilités offertes, pour obtenir l'autorisation officielle de s'en occuper. Il y en avait, dans la hiérarchie vétérinaire, qui s'y opposaient ainsi que dans le système militariste de l'administration congolaise de l'époque, on pouvait donc "par un oui ou par un non" autoriser de s'aventurer sur le chemin des recherches. Même dans les laboratoires il pouvait y avoir des freins, sans que cela ait vraiment gêné sérieusement les 10 à 12 vétérinaires au travail dans les laboratoires entre 1950 et 1960. Dans les sociétés privées les mêmes restrictions existaient, parfois encore plus sévères.

Tout ceci n'a pas pu empêcher que des individus curieux et entreprenants découvrent l'un ou l'autre sujet intéressant à étudier un peu plus profondément; pour certains il y avait un nouveau monde qui s'ouvrait devant eux. Les publications en témoignent, quoi qu'elles ne parlent pas des difficultés parfois presque insurmontables pour arriver au but. Ce fut aussi le cas en médecine humaine, quoi que les médecins, étant plus nombreux et profitant parfois aussi

d'une grande liberté, pouvaient se lancer plus librement et plus facilement dans certains domaines biologiques ou médicaux nouveaux pour la science ; il était plus facile pour les médecins d'obtenir la "bénédiction" des hautes autorités médicales et administratives, que pour les vétérinaires, moins nombreux d'abord et moins indépendants ensuite, car travaillant dans un service à côté de tant d'autres dans le service-chapeau de l'Agriculture.

Pendant toute la période coloniale il y avait une étroite collaboration scientifique entre le service médical et le service vétérinaire. L'Afrique Centrale était un véritable paradis de zoonoses virales, microbiennes et parasitaires ; tiques, glossines, mouches et moustiques transmettaient des agents pathogènes, soit communs à l'homme et aux animaux, soit spécifiques à l'homme ou aux animaux. Ces intérêts, recherches et parfois actions communes, ont parfois créés de véritables relations amicales et de nombreuses publications communes par des médecins et des vétérinaires.

Deux grands noms de médecins, parmi d'autres, figurent dans la liste des découvertes biologiques, médicales et vétérinaires : Alphonse Broden et Jérôme Rodhain. Les deux peuvent être considérés comme des véritables pionniers de la recherche médicale tropicale; mais par leur curiosité scientifique et par les nécessités de l'environnement et des circonstances, ils ont aussi largement contribué aux découvertes dans le domaine de la pathologie animale tropicale.

En 1904, Broden, arrivé au Congo en 1900, a attiré l'attention sur un trypanosome qu'il avait trouvé chez un âne et chez des moutons du poste de Galiema (Bas-Congo) ; il pensait que ce trypanosome remarquable appartenait à une nouvelle espèce qu'il désigna sous le nom de *Trypanosoma congolense*. Jusqu'à ce jour le nom de ce trypanosome se retrouve dans tous les livres traitant de médecine tropicale et le parasite fait encore toujours l'objet de nombreuses recherches biologiques dans le monde entier. Broden découvrit aussi à la même époque un autre trypanosome chez des bovidés venant de l'Angola, lui donna le nom de *T. angolense*, mais ne le publie pas officiellement. Ce même trypanosome est aussi découvert en 1904 par le vétérinaire militaire français Cazalbou à Macina (Haut-Niger, maintenant Mali) sous le nom de Soumaya ou Souma; il est vu aussi dans d'autres colonies françaises et il sera baptisé par A. Laveran en 1906 sous le nom de *T. cazalboui*. Mais il recevait le nom définitif de *Trypanosoma vivax* par Ziemann en 1905, qui l'avait trouvé et décrit chez des ruminants domestiques au Cameroun, à l'époque une colonie allemande. *T. vivax* a été rencontré aussi par Rodhain, Pons, Van den Branden et Bequaert pendant leur mission d'exploration au Katanga et vraisemblablement aussi vu par Dutton, Todd et Kinghorn chez le bétail au Congo pendant leurs missions en 1903-1905.

Rodhain, arrivé au Congo en 1903, après une solide préparation de 4 ans au laboratoire du Professeur J. Denys à l'Université Catholique de Louvain, s'intéressa dès le début de sa carrière coloniale aux trypanosomiasés humaines et animales, aux glossines, aux traitements chez l'homme et les animaux ; il décrit de nouvelles espèces de trypanosomes chez des petits mammifères, chez divers oiseaux et poissons. Il étudia d'autres parasites protozoaires chez les animaux domestiques et sauvages ; il signala avec Broden, le premier, en 1909 l'existence d'un *Piroplasma* chez le bétail à l'île Mateba et au Stanley-Pool ; ce parasite déjà observé par le vétérinaire allemand G. Lichtenheld au Ruanda-Urundi, à l'époque une partie de la colonie allemande de l'Afrique Orientale, recevra plus tard le nom de *Theileria mutans* ; il étudia la theileriose du mouton à *Theileria ovis (recondita)*, les piroplamoses chez le bétail, le chien....; il décrit un *Piroplasma* nouveau : *Nuttalia loxodonta*, qu'il trouva dans le sang d'un jeune éléphant. Cette liste ne serait pas complète sans mentionner d'autres descriptions de parasites protozoaires des genres *Plasmodium*, *Haemoproteus*, *Leucocytozoon*, chez des singes, des rats, des poules, des serpents....La curiosité de ce chercheur l'a aussi conduit à étudier les miasas, maladies dues à des larves de diptères, parasites cuticoles ou cavicoles ; il décrit dans ce domaine aussi de nouvelles espèces ainsi que dans le domaine de l'helminthologie: nouveaux Filaridés chez des animaux divers. Médecin confronté avec la tuberculose chez l'homme, il s'intéressa aussi à la tuberculose animale. Il mérite d'être mentionné ici, que les médecins de la période des pionniers en l'absence de vétérinaires, devaient très souvent aussi s'occuper de l'inspection des viandes ; cette situation ouvrait évidemment la porte à ces multiples découvertes, surtout à des "esprits curieux", comme Broden et Rodhain. Après leurs hautes fonctions au service médical au Congo, ils sont devenus directeurs de l'Institut de Médecine Tropicale à Bruxelles et Anvers.

Les recherches vétérinaires et zootechniques au Congo ont commencé avec la création de la station d'élevage à Zambi, sur la rive droite de fleuve Congo, en face de l'île de Mateba. Erigé au début du 20 ième siècle, les premières activités se déroulaient sur le plan zootechnique, c.à.d. on voulait introduire du bétail, l'adapter aux circonstances du Bas-Congo, améliorer le rendement par des études de nutrition, par des croisements etc. Les premiers reproducteurs belges (races bleue et pie-rouge de Flandre Orientale) furent expédiés à Zambi en janvier 1909 et devaient servir aux croisements avec des vaches indigènes, provenant à leur tour de bovins importés depuis longtemps de l'Angola et de la côte de l'Afrique Australe de l'Ouest. Des expériences avec du bétail Dahomey (race des lagunes) ont eu lieu également, surtout à cause du fait que cette race tolérait assez bien la trypanosomiase ; on y étudiait

aussi le rendement en viande et la qualité et l'acclimatement au sol et au climat local. La station a également importé des zébus de la race Nellore des Indes, réputés comme animaux de trait et aussi intéressant comme animaux destinés à la boucherie. Un autre essai, non moins intéressant, était celui de l'élevage du buffle domestique, en provenance d'Italie. Mais il y a eu aussi des importations et expérimentations avec des chevaux, des ânes, des porcs, des chèvres et moutons, des volailles (coucous de Malines!).

Avec l'arrivée du Brugeois René Van Saceghem (1884-1965), vétérinaire militaire diplômé à Cureghem en 1910, la station de Zambi devient aussi le premier laboratoire de bactériologie vétérinaire du Congo. Les sujets à découvrir, observer et étudier ne manquent pas. Van Saceghem a la plume facile, dont en témoignent des dizaines de publications surtout dans le Bulletin Agricole du Congo Belge. Les sujets dont il s'occupe sont nombreux: les trypanosomiasés et les glossines, les tiques et les maladies qu'elles transmettent, l'avortement épizootique, les myiases et autres affections de la peau (teignes, gâles...). Dans ce dernier domaine il fait une découverte qui lui assurera une place permanente et définitive dans le Panthéon des grands vétérinaires tropicalistes: il décrit en détail une nouvelle entité pathologique chez la bête bovine, la dermatose contagieuse (Impétigo contagieux) et l'agent causal, pour lequel il propose le nom de *Dermatophilus congolensis*. Van Saceghem fait d'abord remarquer qu'avant 1910 aucun cas de dermatose contagieuse n'avait été signalé dans les élevages de l'état ; vers 1910 les premiers cas font leur apparition et c'est le vétérinaire italien Bertolotti qui les remarque le premier et les classe comme une infection de teigne. Il envoie des échantillons au Professeur Gedoelst à Cureghem, mais à cause des mauvaises conditions de transport, il fut impossible de déterminer la cause étiologique de la maladie. Les vétérinaires J. Rovère et H. Chiwy cherchent un traitement, mais en vain. Enfin, le directeur du laboratoire de Zambi, E. Neefs, est parvenu à isoler des lésions, un champignon. On a encore associé la dermatose à la gale démodectique. Le premier animal dermatosé que Van Saceghem a pu examiner fut un zébu vers la fin de la saison sèche de l'année 1914. C'était la période du début de la guerre en Europe et en Afrique ; la parution des revues scientifiques était problématique. Van Saceghem envoie les mêmes textes à quelques mots près, au Bulletin Agricole du Congo Belge, qui était édité à Londres à l'époque, et au Bulletin de la Société de Pathologie exotique à Paris où il est présenté en séance du 9 juin 1915 et publié dans le volume 1915 tome 8; Van Saceghem avait signé son texte destiné à Londres à Zambi le 15 janvier 1915 où il sera publié dans le volume de 1914, tome 5. D'où parfois la confusion dans les références bibliographiques en ce qui concerne la date de la découverte de *Dermatophilus congolensis* ; c'est clair, c'est 1914, mais la

publication a eu lieu en 1915, aussi bien à Paris qu'à Londres. Van Saceghem publie encore une note en 1916 et puis c'est presque pratiquement le silence à ce sujet jusqu'en 1934. La dermatose contagieuse bovine et le parasite causal tombent dans l'oubli; est-ce à cause de la deuxième guerre mondiale? Van Saceghem en tout cas était confronté avec beaucoup d'autres problèmes très importants.

Après l'armistice en 1918 et les traités de paix qui suivaient, la Belgique recevait le mandat sur le Ruanda-Urundi ; les allemands y avaient installé à Kisenyi en 1903 un poste administratif, médical et vétérinaire, qui était transformé rapidement en laboratoire vétérinaire. En 1920 Van Saceghem fut envoyé à Kisenyi (Kissengnie) comme premier directeur de ce laboratoire, qui devenait le seul laboratoire vétérinaire pour tout le Congo Belge et le Ruanda-Urundi, car Zambi avait été fermé vers 1918. C'est à Kisenyi que Van Saceghem trouve une pathologie nouvelle, très variée chez le bétail qui en nombre dépasse de 3 à 4 fois celui du Congo Belge. Ceci explique peut-être pourquoi on a du attendre la soi-disante " nouvelle" découverte de la dermatose contagieuse, qui recevait un nouveau nom, la Streptothricose, après la deuxième guerre mondiale. Des auteurs anglais, français, belges et sud-africains y consacrent des études. Depuis lors celles-ci se multiplient et la Streptothricose est maintenant considérée comme une pathologie appartenant aux "Big 5" en Afrique ; elle est connue aussi en dehors de l'Afrique, surtout en région tropicale.

Entre la fin de la première guerre mondiale, donc vers 1920, et la fin de la deuxième guerre mondiale, 1945, les activités scientifiques vétérinaires se déroulaient surtout autour de Van Saceghem et le laboratoire de Kisenyi ; en témoignent les 57 publications au Bulletin Agricole du Congo Belge de Van Saceghem et seulement 36 par 16 autres auteurs, dont 13 vétérinaires et 3 médecins. En témoignent aussi les 35 publications de Van Saceghem dans les Annales de la Société Belge de Médecine Tropicale, dont le premier volume a paru en 1920. Onze de ces publications se rapportent à la peste bovine, les autres aux trypanosomiasés animales et l'East Coast Fever. De 1920 à 1945, 19 articles traitant des problèmes vétérinaires sont publiés dans les Annales par d'autres vétérinaires dont 4 par J. Gillain, qui sera le successeur de Van Saceghem à Kisenyi. Par contre dans cette période, on peut repérer 46 publications faites par des médecins, traitant presque exclusivement des trypanosomiasés animales et écrites par J. Schwetz et F. Van den Branden.

Les territoires d'une superficie d'environ 80 fois celle de la Belgique ont du se contenter pendant la période 1920-1945 d'un petit laboratoire vétérinaire, celui de Kisenyi au Ruanda-Urundi, situé sur la rive Nord du lac Kivu, près de la frontière et du poste Goma au Congo Belge, et d'un autre à Gabu (Ituri),

repris par L'INEAC en 1939. Le service médical ne se trouvait pas dans une situation beaucoup plus favorable. L'ancien laboratoire médical, fondé par H. de Marbaix à Boma en 1894, fut remplacé en 1899 par un nouveau à Léopoldville, qui à son tour a été transféré en 1933 dans des nouveaux locaux de l'Institut de Médecine Tropicale Princesse Astrid; il y avait 4 laboratoires provinciaux, plus un petit laboratoire à Blukwa (Haut-Ituri) pour la peste humaine et un autre à Pawa pour la lèpre. Il est évident que la période de la deuxième guerre mondiale, 1939-1945, vit freiner en outre les progrès des recherches scientifiques médicales et vétérinaires.

Après 1945, la Belgique de plus en plus consciente de l'importance de la connaissance exacte des maladies de l'homme et des animaux dans les territoires d'Outre-Mer, inscrivit dans les budgets des sommes considérables destinées à l'amélioration de la santé humaine et animale. Le service vétérinaire installa des laboratoires modestes à Elisabethville et Stanleyville. L'INEAC possédait déjà le laboratoire vétérinaire à Gabu (Haut-Ituri), le CSK aida à mettre sur pied un petit laboratoire à Luputa, à la frontière Kasai-Katanga, avec comme mission principale la fabrication du vaccin contre l'Anaplasmose à base de *Anaplasma centrale*, d'origine Onderstepoort en Afrique du Sud; les premières doses furent distribuées à partir de décembre 1952.

Ce sont les deux plans décennaux, pour le Congo Belge et le Ruanda-Urundi, qui ont largement contribué au développement des services de terrain et surtout des laboratoires vétérinaires et médicaux et des instituts de recherche. Le Ruanda-Urundi recevait un nouveau grand laboratoire vétérinaire à Astrida, avec mission d'être au service du pays et du Kivu; il fut inauguré en 1955 et remplaçait l'ancien laboratoire de Kisenyi. Elisabethville, aussi en 1955, changeait l'ancien laboratoire vétérinaire contre un nouveau et grand laboratoire avec ferme-annexée, situé sur un campus à côté d'un nouveau laboratoire médical, d'un nouveau laboratoire d'hygiène et d'un nouveau laboratoire de l'IRSAC (Institut pour la Recherche Scientifique en Afrique Centrale). Léopoldville allait recevoir le plus grand laboratoire vétérinaire central; il devait remplacer celui de Stanleyville et on comptait sur les activités du laboratoire de l'INEAC à Gabu pour couvrir les besoins de la province orientale. Le laboratoire fut achevé en 1960 et devait ouvrir ses activités le premier juillet 1960; les troubles de l'époque ont été responsables du départ du personnel belge et ses installations prestigieuses n'ont jamais fonctionné officiellement en période coloniale. La situation n'a jamais pû se redresser ensuite malgré les efforts des Nations-Unies, de plusieurs états étrangers et de la Belgique. Vers la fin des années 50 la faculté d'agronomie de l'Université Lovanium à Leopoldville crée un laboratoire de zootechnie dirigé par H.

Michels, le Ruanda-Urundi met sur pied un service d'études et de contrôle des mouches tsé-tsé avec R. Marsboom; un même service a été créé au Congo et était dirigé par le médecin F. Evens.

Tous ces nouveaux laboratoires et services de recherches, installés dans de nouveaux bâtiments, équipés d'appareils les plus modernes à l'époque, étaient mis à la disposition de jeunes vétérinaires, spécialement préparés à leurs tâches dans des laboratoires réputés en Europe. Leur mission visait trois volets: diagnostic, préparation et distribution de vaccins, recherches. Le diagnostic des importantes maladies tropicales (Trypanosomiasés, Piroplasmoses, East-Coast fever, Anaplasmose) fut posé exclusivement par examen microscopique à l'époque, donc cette activité se déroulait sur le terrain en dehors des laboratoires. Ceux-ci se concentraient surtout sur les maladies bactériennes et virales (charbon bactérien, charbon symptomatique, paratyphose, peste bovine, rage, maladie de Newcastle.....). L'existence de toute une série d'infections, jusqu'à l'époque encore inconnues en Afrique Centrale, fut découverte (Maladie de John, Rouge du porc.....). Le problème des salmonelloses a tout spécialement retenu l'attention des services médicaux et vétérinaires. E. van Oye centralisait toutes les données au laboratoire médical à Leopoldville; en 1960 il publiait une liste de 163 espèces identifiées, avec bibliographie. La plupart de ces espèces pouvaient être considérées comme "autochtones"; mais l'importation d'animaux de boucherie au Katanga en provenance de Betchuanaland (Botswana), de la Rhodésie du Sud (Zimbabwe), qui a duré jusqu'à la fin de la période coloniale, amenait en même temps l'importation d'une flore intestinale incontrôlable, les Salmonellas y étaient les germes potentiellement pathogènes les plus importants (J. Vercrusse Sr.). L'importation de poussins d'un jour en provenance d'Europe a aussi été responsable de l'introduction d'un nombre important d'espèces de Salmonella au Congo. De nouvelles maladies provoquées par des virus furent décrites (Maladie de Kisenyi par L. Buggyaki, Stomatite ulcéreuse par D. Thienpont et C. Huygelen,.....).

Une grande activité des laboratoires consistait en la fabrication, la distribution et le suivi de vaccins et réactifs de diagnostic: les deux charbons, la pasteurellose, les paratyphoses, peste bovine, maladie de Newcastle, la diphtérie aviaire....tuberculine, antigènes brucelliques....). Le laboratoire de Kisenyi (depuis 1920) et après le laboratoire d'Astrida (depuis 1955) s'occupaient de la fabrication du vaccin antivariolique pour l'homme sur génisses et en assuraient la distribution au Congo et au Ruanda-Urundi; vers la fin des années 50 le service médical du Congo faisait le contrôle du vaccin destiné au Congo et en assurait la distribution dans ce pays. La variole faisait d'ailleurs de temps en temps des ravages dans la colonie. Une production

locale de vaccin avait été déjà réalisée pour combattre le fléau. En 1884, le médecin H. de Marbaix s'occupait de la fabrication d'un vaccin anti-varioloïque à Boma dans l'Institut Vaccinogène, annexe du nouveau laboratoire médical. Lorsqu'il fut constaté que le vaccin produit à Boma perdait assez rapidement de son activité au cours du transport vers le Haut-Congo, comme d'ailleurs aussi le vaccin importé d'Europe, le gouvernement créa des succursales de production de vaccin antivarioloïque à Eala, Nouvelle-Anvers (Makanza), Stanleyville, Bambali, Kasongo, Uvira, Cabinda. Avant 1900 il y a eu aussi des "variolisations" à partir de lymphes prélevées des pustules de cas légers. Dans l'Est on prélevait la lymphe des pustules vaccinales provenant de vaccinations effectuées en territoire voisin par les allemands. A Elisabethville et à Astrida les laboratoires vétérinaires fabriquaient le vaccin antirabique humain de type Fermi sur cerveau de mouton et le passait au service médical pour un deuxième contrôle et la distribution; dans ces deux laboratoires on préparait aussi les vaccins antirabiques Flury HEP et LEP destinés à la vaccination préventive des bovins et des chiens. Les services de virologie de ces deux laboratoires consacraient une bonne partie de leur temps à étudier le comportement des virus des vaccins antivarioloïques et rabiques dans les conditions locales tropicales de transport et de conservation; le problème des "accidents neurologiques postvaccinaux" chez l'homme "curativement" vacciné avec le vaccin antirabique de type Fermi a retenu spécialement l'attention des chercheurs à Astrida.

Les laboratoires de Gabu, Stanleyville, Kisenyi (jusqu'à 1955) et Astrida devaient être en "stand-by" en permanence pour intercepter la peste bovine, menace permanente en provenance du Nord-Est. Le laboratoire de Kisenyi a mené la campagne au début des années '20 au Ruanda-Urundi; pendant cette période héroïque on vaccinait avec le vaccin tué au formol ou on essayait de guérir les animaux par sérothérapie. L'Ituri a connu des invasions vers 1920, 1926, 1930, 1944 et 1954. Lors de cette dernière épizootie la lutte a été menée avec un succès notable avec le vaccin lapinisé 'Nakamura'; il y eut une amicale collaboration avec le laboratoire de Kabete au Kenya. Le vaccin à base du "goat-virus" a aussi été essayé mais n'a pas connu un grand succès. Le laboratoire d'Astrida s'occupait d'étudier le nouveau (à l'époque) vaccin lapinisé du point de vue conservation dans les conditions tropicales, ce qui était un point capital vers la fin des années '50. On y disposait en permanence d'un stock d'environ 500.000 doses prêtes pour usage immédiat en cas d'invasion de la peste bovine.

Vers 1955-1960 la technologie virologique était en pleine évolution. Les cultures cellulaires furent introduites à Astrida par C. Huygelen qui ouvrait des possibilités de découvertes et de recherches dont on n'avait pu que rêver

jusqu'à ces jours. Malheureusement les troubles du début des années '60 ont mis fin à tous ces rêves. L'helminthologie qui avait été plutôt l'enfant pauvre chez les vétérinaires jusqu'en 1950, surtout comparée à l'intérêt qu'on portait à la protozoologie, a trouvé son essor depuis lors grâce surtout à l'école d'assistants vétérinaires à Astrida ; la clinique vétérinaire attachée à l'école fournissait le matériel d'étude et de recherches. Sous l'impulsion et la direction de D. Thienpont et V. Hérin des travaux intéressants furent réalisés sur les filarioses, les ladreries bovine et porcine en collaboration avec le service médical (A.Fain). Au Nord en Ituri les ladreries furent étudiées par F. Van Dyck et M. Versyck. Les vers gastro-intestinaux des différentes espèces animales étaient étudiées, mais des recherches thérapeutiques n'ont pas pu être entreprises vu que les médicaments modernes n'ont fait leur apparition que vers la moitié des années 60 ; dans les années 50 il n'y avait que la phénothiazine, la pipérazine et quelques produits connus par la vieille pharmacopée, peu efficaces et parfois dangereux.

Les différents directeurs de laboratoires vétérinaires du gouvernement, qui devaient prendre l'initiative des recherches et les organiser, surtout lorsqu'elles furent menées sur le terrain, n'ont pas été nombreux. Successivement il y avait à Zambi E. Neefs et R. Van Saceghem; à Kisenyi R. Van Saceghem, G.Pigneur, J. Gillain, J. Wery, J. Deom, J. Mortelmans, L.Bugyaki; à Stanleyville T. Wiktor, V. Andrianne, J. Vercruysse Sr., J. Mortelmans, L. Bugyaki; à Elisabethville A.Jeziarsky, L. Bugyaki, J. Deom, J. Mortelmans, T. Wiktor; à Astrida L. Bugyaki, T. Wiktor, J. Mortelmans, D. Thienpont, P. Fagard; à Léopoldville J. Deom. Cette rotation n'était pas favorable à stimuler les recherches; elle était due aux règles de l'administration générale, aux régimes des congés de 6 mois tous les trois ans, aux promotions.... Une plus grande stabilité dans les fonctions aurait sûrement permis d'atteindre des performances plus importantes dans différents domaines de leurs recherches, qui soit leur étaient imposées où qui soit sortaient surtout de leur propre intérêt. Les graves troubles politiques à Léopoldville en janvier 1959 ont produit un choc, surtout chez les gens qui occupaient des postes de grande responsabilité, comme les directeurs des laboratoires vétérinaires et médicaux, et ont été à la base de leur exode, qui fut complet au moment de l'indépendance du Congo en 1960 et du Ruanda-Urundi en 1962. Grâce à leur grande expérience acquise en Afrique dans des conditions parfois extrêmement difficiles et peut-être aussi grâce à leurs grandes connaissances et expériences du terrain et de laboratoire acquises lors de leurs multiples rotations, ils ont tous pu se reclasser soit dans l'enseignement universitaire, soit dans l'industrie, soit dans des organisations internationales (OMS, FAO...).

Le même exode a eu lieu entre 1959 et 1962 chez les autres vétérinaires de l'administration et surtout chez ceux qui se trouvaient sur le terrain. Quelques uns ont essayé de rester après les troubles au moment de l'indépendance, mais ils n'ont pu rester longtemps à cause des troubles politiques et militaires qui ne cessaient pas. Ceux des instituts parastataux et des sociétés privées n'ont pas pu rester non plus; les plus anciens ont pris leur pension, certains ont commencé une clientèle privée et d'autres sont entrés dans l'administration métropolitaine, les "golden sixties" ont offert à d'autres des postes dans l'industrie. F. Van de Maele est parti à Nairobi pour devenir le directeur du Bureau Inter-Africain des Epizooties.

Ainsi se termina l'épopée des vétérinaires coloniaux du Congo-Belge et du Ruanda-Urundi de la période 1885-1962.

EPILOGUE ET BIBLIOGRAPHIE

Faire un rapport complet des activités et recherches vétérinaires en Afrique Centrale entre 1885 et 1962, n'est pas possible dans un aperçu général dont le nombre de pages est nécessairement limité. Il s'agit de l'oeuvre d'environ 230 médecins vétérinaires ; mais à côté de ceux-ci des dizaines de médecins et ingénieurs-agronomes ont largement contribué à la production et à la santé animales. Heureusement ils ont laissé des traces de leur travail, de leurs recherches, de leurs découvertes dans des centaines de publications. Il est impossible de les citer ici. Heureusement aussi on peut les retrouver assez facilement jusqu'à environ 1950 dans un nombre limité de revues scientifiques; après 1950 les contacts internationaux devenaient plus faciles et plus fréquents et donnaient lieu à la publication d'articles dans des revues diverses en Europe, en Amérique, en Afrique.

Les premiers articles du début du 20^{ème} siècle se retrouvent dans les revues suivantes: Archiv für Schiffs-und Tropenhygiene (fondé en 1897), Annals of Tropical Medicine and Parasitology (fondé en 1907), Bulletin de la Société de Pathologie exotique et de ses filiales (fondé en 1908). Les publications coloniales en Belgique trouvaient une place dans le Bulletin de la Société d'Etudes Coloniales ; dans ce bulletin A. Broden a décrit *Trypanosoma congolense* en 1904. Le Bulletin agricole du Congo Belge fut créé en 1910 et depuis lors pratiquement chaque fascicule contient un article zootechnique ou vétérinaire. Lorsque les Annales de la Société de Médecine Tropicale commencent à paraître en 1920, on y retrouve également régulièrement des articles traitant de la santé animale et des zoonoses.

En dehors de ces revues qui ont publié avant 1950 la grande majorité des articles zootechniques et vétérinaires, il y a eu de temps en temps des articles dans les Annales de Parasitologie, dans le Comptes Rendus des Scéances de la Société de Biologie et de ses Filiales.....

La Belgique, à son tour a offert au cours des années à ses coloniaux des possibilités de publier en outre dans les collections suivantes: Bulletin d'Information de l'INEAC (fondé en 1952), Mémoires de l'Académie Royale des Sciences coloniales (Classe des sciences naturelles et médicales), Bulletin et Mémoires de l'Institut Royal colonial belge....sans oublier les Annales de Médecine Vétérinaire (Cureghem), Le Vlaams Diergeneeskundig Tijdschrift (Gent) et le Bulletin de Recherches agronomiques de Gembloux. Finalement une très grande synthèse des activités dans le domaine de l'agriculture en général au Congo et au Ruanda-Urundi a été réalisée grâce à la Fondation Roi Baudouin ; elle fut publiée en 2 volumes en 1991 avec comme titre " Le développement rural en Afrique Centrale 1908-1960/1962: Synthèse et réflexions" ; elle avait comme auteurs Vladimir Drachoussoff, Alexandre Focan et Jacques Hecq. Une étude similaire décrivant les activités médicales, également en 2 volumes, fut publiée en 1992 avec comme titre " Médecine et Hygiène en Afrique Centrale de 1885 à nos jours"; elle a comme auteurs-coordonateurs P.J.Janssens, M. Kivits et J. Vuylsteke. Des centaines de références, des publications des vétérinaires, des médecins et des agronomes coloniaux se retrouvent dans ces deux oeuvres monumentales.

Remerciements

C'est avec un grand plaisir que je remercie le Dr. A. Maudet, Madame Florence Vercruysse-Maudet et les secrétaires du Laboratoire de Parasitologie de la Faculté de Médecine Vétérinaire de l'Université de Gand pour l'assistance et les conseils qu'ils m'ont apportés pour la mise au point de mon texte. Tout spécialement je remercie le Professeur J. Vercruysse Jr. de m'avoir "suggéré et confié" le sujet, et pour l'appui continu, moral et logistique pendant toute la période de préparation de ce travail.

